

« Dans l'exécution se montrent deux choses : l'une, une contention de mémoire résurrectionniste, évocatrice, une mémoire qui dit à quelque chose : « Lazare, lève-toi » ; l'autre un feu, une ivresse de crayon, de pinceau, ressemblant presque à une fureur. C'est la peur de n'aller pas assez vite, de laisser échapper le fantôme avant que la synthèse n'en soit extraite et saisie. »

Charles Baudelaire

Rouleau à dess(e)in

Le papier blanc est déroulé à la verticale sur le mur de l'atelier.

Dessiner, c'est engager tout le corps debout, l'œil, la main, le bras, les pensées, les émotions. Au centre, je pose un point : de départ ? de rupture ? de transition ? de silence ? d'arrivée ? d'équilibre ?

Sur un axe vertical, je déroule le trait qui s'érige ou s'enfouit, s'ébauche ou s'affirme. D'instinct, le geste jaillit, se déploie, s'accélère et s'amplifie : c'est l'élan premier.

La vitesse devient jubilatoire, le crayon est libre sur la surface blanche, il trouve de lui-même sa place, son tracé, son rythme. Oubli de l'instant, du vouloir.

La répétition du geste fait naître le volume, la profondeur, la profusion, la multitude l'intensité des noirs, les nuances de gris. La variation d'un geste esquissé, à peine décalé, m'entraîne, par extension, à la limite du papier.

Je trace des lignes aléatoires ou maîtrisées qui s'enroulent et se déroulent par alternance. Equilibre instable d'une forme qui émerge à chaque coup de crayon et se cherche en perpétuelle mutation.

Le doute s'installe. Avec la gomme comme outil, j'efface, j'estompe, j'effleure à contre-courant. L'harmonie est là. Ne rien ajouter, ne rien enlever.

Danièle Orcier
Notes d'atelier
Octobre 2008